La Clairon et la Duse.

La Clairon, qui a laissé dans les annales de la Comédie-Francaise une si juste réputation de grande comédienne, a été le précurseur de la Duse dans l'art de fairé rendre à son visage toutes les émotions de la vie, et, comme celle-ci, c'est à la suppression du fard qu'elle était redevable des effets de sa mimique,

La Clairon avait une si haute conception de son art, une si rigoureuse de ses devoirs envers plus de deux réticences. le bublic, qu'elle n'acceptait jamals les traditions des comédiendiscuter le motif qui avait fait jouer ce rôle disaient trois, toutes addpter le jeu de scène, le geste tion lui paraissait un contre-sens, elle n'hésitait pas à la modifier, soit un peu plus lourd que trois, ma gré le danger d'une innova il fait également la mesure du tion qui pouvait soulever les colères du parterre.

Clairon a laissés, plusieurs cha- prétérer l'un à l'autre; mais nulpittes ont trait à la critique de le tradition ne m'éclairait, il ne ses rôles, aux questions de cos- m'appartenait pas de corriger tunes et surtout à la question un si grand homme; je ne pouqui vient d'être soulevée à nouveau par la Duse: la suppression à dire ce que je regardais comme du fard au théâtre.

I'e chapitre qui est intitulé: profondie des jeux de visage au couplet ou Mithridate dit : rience de la Clairon en ont fait | Servez avec son frère, Et vendez aux Romains le sang de votre père la grammaire du comédien. Cha- je m'avançai avec la physionoque mot porte; chaque idée est mie d'une femme qui va tout exprimée avec une telle clarté dire.... et je fis à l'instant sucque les prefanes comprennent céder un mouvement de crainte toutes les raisons qui ont servi à qui me défendait de parler. cette grande artiste pour établir comme un article de foi la nécessité de ne pas se farder.

Avec quel art, avec quelle conviction établit elle les règles qui égard, et quelle leçon plus digne physionomie; j'aurais perdu la administrateur et d'un héroique nous saluons militairement e que celle de la Clairon qui, ne douceur d'être applaudie et la saisissant pas la pensée de l'auteur et n'osant, par respect pour celui-ci, changer un mot pour un satre, se tire d'affaire par un jeu ché des secours : toujours malade physionomie qui lui vaut les de et n'interrompant jamais mes acciamations du public!

Voici ce chapitre:

SUR LE BLANC.

contradiction avec ce qu'on voit. leur.

Jaimerais autant ramener l'u- Une peau blanche est sans on y gagnerait au moins, pour son éclat à toute la figure; elle trôler la véracité du récit fait par l'étude de sa diction, le temps donne l'air plus frais, plus net! le chef, car en nous rendant avec rage, les éclats de la colère, les mais elle donne aussi quelque cris du désespoir peuvent ils fois l'air languissant et lache. s'accorder avec un visage plâtré and lequel rien ne se peut pein-

dre! des veines qui se gonflent, une Il in'est point de rôle qui n'ait grande importance: bien ésouter montrer par les mouvements du visage que l'âme s'émeut de ce qu'on entend, de ce qu'on dit, est un talent aussi précieux que celui de bien dire.

C'est par la physionomie senle qu'on peut faire la différence de l'ironie au persifiage.

Des sons plus ou moins étouf-

physionomie seule peut en mar- le chagrin, les succès ou les déquer le degré.

Comme ce sont mes études

vai dans le quatrième acte: Les Dienx qui m'inspirsient, et que j'ai mal

M'ont fait taire trois fois par de secrete avis.. Et dans l'acte précédent, où grande science de mobilité de la Mithridate lui fait avouer son sephysionomie et une conscience si cret, il est impossible de trouver

J'ai consulté toutes les éditions de Racine, toutes disent trois, qui l'avaient dévancée sans tontes les actrices à qui j'ai vu les recherches que j'ai faites intonation, et si cette tradi- m'ont assuré que Mile Lecouvreur disait trois. Quoique deux vers, et n'en détruit point l'harmonie. Il était à présumer que I) ans les mémoires que la Racine avait eu des raisons pour vais pas non plus me soomettre une fante. J'imaginai de suppléer à la troisième réticence "Sur le blanc" est une étude ap- par un jeu de visage. Dans le

Le public, qui n'avait jamais vu ce jeu de théâtre, daigna me donner, en l'approuvant, le prix de toutes mes recherches.

Si j'avais mis du blanc, je n'aurais pu rien demander à ma gloire de devenir Racine. Je consens qu'on aide la natu-

re; j'ai souvent moi-même chertravaux, la pâleur de la mort était souvent sur mon visage; j'avais remarqué que Bouré, lorsqu'il en avait pris posdans les autres que rien ne nuit à l'air de fraicheur, à l'expression, comme des oreilles et des lèvres pâles: un peu d'art 1884, visités par les sofas malinkés, L'usage du blanc est aujour- leur rendait la vie. J'adoucissais d'hui presque général sur tous ou noircissais mes sourcils, d'ales theatres. Cet éclat emprunté près le caractère que mon rôle dont personne n'est la dupe, et exigeait: avec des pondres de contre lequel tous les gens de différentes couleurs, je faissis la gout murmurent, grossit et jau- même chose à mes cheveux; nit la pean, éteint et cercle les mais, loin de eacher les ressorts yeux, absorbe le physionomie, qui font mouvoir la physionemie, fait disparaitre la précieuse mo- j'avais fait une étude particuliebilité des muscles et met conti- re de l'anatomie de la tête, pour de deux cents environ, avaient été nuellement ce qu'ou entend en les mettre plus facilement en va-

sage des masques des anciens; doute agréable, elle communique Pétude de sa diction, le temps donne l'air plus frais, plus net! qu'in perd à se faire un visage. les veines qu'elle découvre sont de la terreur, la suffocation de la presque toujours des beautes; toute couverte d'ossements. L'Al-étendit la main vers nous: «—As-toute ne ris nes!

La blancheur factice a nécessairement une épaisseur qui cache tout, qui défruit tout. Les Tous les mouvements de l'âme pores remplis par le blanc, le talc les restes des victimes. Nous dowent se lire sar la physiono ou la poudre, donnent de la roimie: des muscles qui se tendent, deur à la peau, et la crainte de lable ossuaire, dans lequel les squese déranger par trop d'action peau qui rougit prouvent une fait que le visage reste toujours emotion intérieure sans laquelle immobile. D'ailleurs je ne sais il p'est jamais de grand talent. | point de coquetterie plus gênante, plus humiliante et plus inudes jeux de visage de la plus tile; on craint toujours d'être prise au dépourvu, on ne peut s'ap proprier le compliment qu'on reçoit pour sa figure, et, je le répète, personne n'en est la dupe.

La Duse a t elle jamais lu les mémoires de la Clairon, ou le fés, plus ou moins tremblants, ne da, il y a cent cinquante ans, car le colonnel est là pour nous pro-

suffisent pas pour exprimer tel l'art de rendre par l'expression téger avec son fort et ses soldats..» du traité; médite-là! Pour moi, ou tel sentiment de terreur, tel naturelle du visage toutes les Les chants duraient souvent un je retourne à mon campement.

ou tel sentiment de crainte; la sensations humaines, la joie ou heure entière sur le même thème. J'y attendrai ta réponse jusqu'au ou tel sentiment de crainte; la sensations humaines, la joie ou

ceptions de la vie 1 Toujours est-il qu'une transqu'on veut connaître, je crois formation se prépare. La Clairon pouvoir placer ici ce qui m'est arrivé pour le rôle de Monime. En apprenant ce rôle, je trou-médien. Tressons leur des couronnes, et comme nul n'est prophète dans son pays, rendons à la Clairon ce qui lui appartient.



AU SOUDAN.

L'Almamy Samory, le grand ennemi de la France au Soudan, vient de mourir. Perfide, cruel, il a longtemps été l'âme de la résistance noire contre notre influence civi lisatrice, écrit-on de Paris.

Ses démêlés avec les mis sions françaises sont loin d'être oubliées; parmi ses plus brillan ts vainqueurs figure le général Gallieni, qui a assuré, au Soudan, le fonctionnement des écoles d'ota ges, multiplié les routes, les forts de protection, les plus sages me sures de colonisation active et laissé là-bas le renom d'un grand soldat. Il est naturel que nous nous arrêtons. Samba lui empruntions aux deux beaux volumes qu'il a publiés les quelques pages suivantes relatives au caractère du célèbre chef soudanais:

...Nous eûmes à Sétiguia, un té moignage irrécusable de la barbarie que l'Almamy Samory avait montrée vis-à-vis des populations du session quatre ans auparavant. Les habitants de ce village, après avoir été une première fois, en avaient imploré l'aide des Français qui construisaient alors le fort de Niagassola. Ceux-ci n'avaient pu se rendre à leur appel. Samory, informé du fait, était accouru avec ses soldats et, après une courte lutte avait réussi à s'emparer de Sétiguia et d'un certain nombre de ses habitants. Ces infortunés, hommes, femmes et enfants, au nombre rassemblés au sud du village et mis mort. Le massacre fut complet et personne n'échappa au sabre des sofas. Du reste, nous pouvions conlorsque, quelques mois many, il avait accordé le pardon après, aux fuyards, las d'errer sans abris et sans ressources dans les montagnes, avait défendú d'enterrer avions donc, devant nous, un vérilettes, les crânes occupaient encore les mêmes places où étaient tom-

lés les habitants du village. Je me fais expliquer, par mon nterprète, quelques-uns de leurs chants: ils roulent toujours sur les blancs, sur leur puissance sur leurs irmes invincibles. Voici, d'ailleurs, un spécimen de ces naives compositions: «Les blancs sont bons. Ils ne nous font par de mal. Ils nous donnent bien à manger. Samory est fort, mais le colonel est plus fort que lui; les canons du colonnel vont loin et tuent tous génie de la comédie lui a t-il ins- le monde. Samory ne viendra plus piré comme à celle qui la précé-prendre les femmes et les enfants

Colonnel Gallieni.

Empruntons enfin au second vo-Campagnes au Soudan,» le dramaique récit de la signature du traité de Bissandougou, imposé à Samory par l'énergie du capitaine Péroz. Berné, pendant deux mois, par la tortueuse diplomatie des conseillers'de l'Almany, l'émissaire du colonel Gallieni raconte en ces termes son émouvante et suprême démarche:

... Nos entrevues finirent 'par s'aigrir au point qu'un jour, en plein conseil, il accusa très nettement le colonel Gallieni, commandant supérieur du Soudan français, et moi, de n'être que deux intri-gants cherchant à obtenir quelque importante récompense en lui arrachant ses provinces...

L'apostrophe avait été violente et publique. Au point où en était les négociations, il importait de relever notre prestige gravement atteint aux yeux de tous et aux yeux même de l'Almamy. La moindre faiblesse nous perdait à jamais. Voici ce que j'imagi

Le soir même, toute la mission en grande tenue et en armes se pirésentait au palais de l'Almamy et réclamait de lui une audience solennelle. Un spahis portait le guidon tricolore de la mission, tout frangé d'argent; quatre autres spahis l'escortaient, sabre au poing. En fin mes huit tirailleurs fermaient le cortège.

C'est dans cet apparat que nous arrivâmes devant l'Almamy, étendu sur son divan. Il était entouré de ses courtisans et de deux cents hommes de sa garde, le fusil haut. Derrière nous toutes les portes étaient fermées, et, entre les deux enceintes, cinq sofas gardaient la cour d'honneur.

Samba marchait gravement devant moi, d'un pas spectral. Arrivés à quelques pas de l'Almamy, crie alors de toute la force de ses poumons, comme c'est la coutume

dans les circonstances solennelles: -Almamy - émir Samory ben Lathanfia, écoute! Le capitaine va parler, par ma bouche, au nom le la France, qu'il represete ici Il va te lire le traité que le roi des Français lui a ordonné de te faire signer! Tu en écouteras tous les articles, ensuite tu réfléchiras! Puis si, comme ce matin, tu adresses au representants de la France des paroles injurieuses, il brisera et déchirera la hampe et le drapeau qui sont derrière lui, insigne le sa mission, et en jettera les débris à tes pieds! Ce sera alors, entre les Français et toi, une guerre sans merci et Dieu décidera!

Tant est grande la puissance de volonté cl.: Samory, que, pen-dant ce violent exorde, pas un mouvemet, pas un geste, ne vint trahir sa colère; il s'éventait froidement avec un chasse-mouches d'argent, tandis que mon pauvre Samba criait, tremblant comme la feuille, et que l'auditoire malinké. stupéfait, était plongé dans un pro-

sevez-vous, nous dit il. te debout lorsque on parle au nom de la France, lui fis- je répondre par l'interprête. Il fit un geste de suprême indiffé-

rence. —J'écoute, ajouta-t-il.

Samba commença alors la lec ture du traité, toujours sur un ton très élevé, mais à voix chevrotante d'émotion, car il pensait qu'on nous allait couper le coup sur l'heure. D'autre part, je l'avais prévenu

que s'il altérait en quoi que ce soit, la dureté de mes paroles en les traduisant, j'aurais le regret de lui brûler la cervelle et il me connais sait homme à tenir parolo. Entre ces deux mortels dangers, il était devenu en quelque sorte, un véritable automate. Lorsque ce fut fini, je lui fis di

re encore

-Tu as entendu la volonté du chef des Français: voici une copic cacher.

huitième jour. Si, à ce moment, tu ne nous a pas exprimé les regrets dume du général Gallieni: «Deux que tu dois éprouver d'avoir offensé la France en ma personne; si tu n'as pas cherché un terrain de conciliation pour que nous repre-nions nos négociations sur les bases de ce traité, je quitterai ton empire et malheur aux hommes

> du Niger derrière nous!... Samory était toujours impassi ole, mais ses gardes et ses conseil lers s'étaient levés et apprêtaient leurs armes, pensant recevoir l'ordre de nous massacrer incontinent, Partez!» nous dit-il, et il donna 'ordre d'ouvrir toutes grandes

de ton pays qui passeront les gués

es portes de son tata... Huit jours après, une lettre, très ferme et très habile à la fois, du colonel Gallieni chassait ses dernières hésiations et, le 25 mars, le traité était signé.

UNE SCENE INEDITE

MEILHAC.

Henri Meilhac laisse une pièce inédite, «Réalité,» œuvre de jeu-nesse qui marque déjà la griffe du maître; elle date de 1855 et se res-sent légèrement de la «Dame aux Camélias,» alors en plein succès.

Dans «Réalité,» Meilhac avait

mis à la scène les amours d'une actrice célèbre et d'un jeune journaliste à la mode. Voici la première scène du troisième acte, celle où le journaliste fait part à sa maîtresse des résistances de sa famille.

SCENE L3

Léon, une lettre à la main. Quelle rage ont donc certains parents de ne pas vouloir admettre que leurs enfants puissent devenir des hommes distingués? Je répondrai aux reproches de mon père en devenant un écrivain célèbre.

SCENE II.

LEON—JULIETTE.

Juliette.-Bonsoir, chéri. Léon.—Eh bien!

Juliette.—La répétition a march à merveille. L'auteur était aux anges, Martinon triomphait, Alber tine m'a sauté au cou en me félici tant. Il faut avouer qu'elle joue bien la comédie, quand elle n'est pas en scène, ou que c'est une amie comme il est rare d'en rencontrer u théâtre. Léon.-De sorte que demain...

Juliette. -- Demain. monsieur. votre Juliette aura, sans aucun doute, un succès étourdissant! Tu

as vu Ribaut? Léon.-Hier soir, il doit me ren-

dre réponse aujourd'hui. Juliette.-S'il te prête ces 5,000 francs que tu lui a demandés tu me les confieras, parce que, toi, tu n'entends rien à l'économie, tandis cinq mille francs, ou bien j'enga-que moi...

De tou-

Léon.-Toi, tu es une ménagère

adorable! Juliette;—Ne dis pas cela en

[∡on .⊸Je ne ris nas Juliette.-Si tu savais, chéri, comme je suis heureuse maintenant et comme je m'ennuvais il v a quelque temps. Je n'étais pas faite du tout pour l'existence agitée des femmes à la mode. Les nuits de jeu me tuaient, les soupers

bruvants me faisaient mal à la Léon.-Ne dis pas de mal des soupers; c'est dans un souper qu je t'ai vu pour la première fois. Juliette.—Que/me fallait-il à moi pour ne rien désirer Un petit intérieur gentil, tranquille, avec un

petit homme que j'aime beaucoup et qui m'aime un peu...une existence calme et modeste. Ce bonheur-là, je l'ai, j'y tiens et je le garde. Es-tu heureux, toi? Léon.-Peux-tu me demander

elai Juliette.-Il y a pourtant un pli

sur ton front. Tu ne peux rien me

-Ah! et que contient Juliette. cette lettre?

Léon. — Des reproches et de Juliette.—Voyons d'abord les re proches, ça dolt être la partie la

plus importante. Léon.—Il y en a beaucoup.

Juliette.—Lesquels? Léon.-Mon père me reproche d'abord de vivre avec toi. Juliette. - Réponds-lui que je

'aime... Après? Léon.-Il me reproche d'avoir un appartement de 1,506 francs. Juliette.—Réponds lui que tu as des amis à recevoir, que cela est nécessaire à ton avenir, que la fortune est une grande dame et que cinq étages à monter lui font peur. Léon.—Il me reproche d'avoir une voiture et un domestique.

Juliette.—Comment veut-il done que l'on sorte, quand il pleut? Dis lui que les voitures de remise sont hors de prix et que tu ne sais pas vernir tes bottes.

Léon.-Il me reproche de mener un grand train sans rien gagner Juliette.—Sans rien gagner? Et pour quoi compte-t-il l'argent que te rapportent tes articles, et mes leux mille francs au théâtre? Léon.-Il me reproche enfin de

me cribler de dettes. Il est un peu vrai que, malgré le calme et la modestie de notre existence. nous avons été obligés d'en faire quelques-unes. Juliette.-Je te disais bien que

tu n'entendais rien à l'économie. Je restreindrei nos dépenses. Après tout, quand nous ferions quelques dettes, la belle affaire! Nous les payerons avec un chefd'œuvre. pas une pièce qui aurait cent rerésentations?

Léon.—J'en ferai une, Juliette. Juliette.—A la bonne heure! Est-ce fini pour les reproches:

Léon.—Oui. Juliette.—Voyons les conseils.

Léon.-Il n'y en a que deux. Juliette,—Qui sont?. Léon.—De te quitter.

Léon.-D'entrer dans une maion de commerce. Juliette.-Jolis tous les deux! "est tout!

Juliette.—Et.

Léon.-Il y a encore une espèce de conclusion Juliette.—Et cette conclusion

Léon.-Que si je ne lui obéis pas, mon père rompt toute relation avec moi et m'engage à me tirer désormais d'affaire, comme il me plaira.

Juliette.-De sorte que tu ne peux plus compter sur lui pour

Léon.-Pour rien. Juliette.-Raison de plus pour ravailler. Léon.—Le fait est que cela pres-

e maintenant! Juliette—Il fallait peut-être cela pour t'y décider. Nous n'avons pas à nous occuper du présent. Ribaut consentira à te prêter ces tes les façons nous avons du temps devant nous. Quant à l'avenir, tu m'as dit un certain jour: «Dites-moi, Juliette, que vous voulez jue j'aie du talent,

bien! je le veux. Léon.-Je tiendrai la promess que je t'ai faite.

Juliette.—Te voilà relevé. donc a dit que la femme «sappuyait toujours?... Il me semble qu'elle soutient quelquefois.

Léon.—Merci, ma muse! Juliette.-Je t'aime! On dine chez toi ce soir: ton ami Bencker viendra, il nous fera 'de la morale au dessert. Maxence aussi a promis de venir, Raboudin, et mon

directeur Martinon. Léon.-Il est toujours fou d'Albertine?

Juliette,-Oui, mais Albertine tient bon. Elle viendra ce soir Marignan aussi, bien entendu. Adieu, je vais me faire belle, afin que l'on te trouve heureux! Léon. - Toujours moi!

Juliette.-Chéri! Raboudin se plaint de ce que tu ne fais plus d'articles. Tu devrais en écrire

Léon.—J'ai reçu une lettre de un. Voilà quelques jours que vous ne faites pas grand'chose, mon. sieur; il faut travailler maintenant et beaucoup!

Léon.—Tu es mon bon démon. Je vais travailler... Juliette.—Que je t'embrasse... encore! (Elle sort.)

SCENE III

Léon.-Bonne Juliette! Je ne serai pas indigne d'elle, j'arriverai et mettrai à ses pieds, à la place de cette honteuse richesse qu'elle m'a sacrifiée, une richesse glorieuse, due à mon travail. (Il s'assied et se dispose à écrire.) Il est incontestable que jai passé près de quinze jours sans écrire une ligne... n est bien ici pour travailler. Juliette a raison, on n'arrive pas dans une mansarde; la misère est une triste muse. (Il repousse son papier.) Au diable les articles de Rabourdin. Est-ce en écrivant des articles pour le journal de Rabourdin que j'arriverai à la fortune?... Il faut que je fasse un chef-d'œuvre. Je le ferai, je sens que je suis capable de le faire. Aimé d'elle, admiré, envié, haï peut-être à cause de cet amour. Oh! ma tête est en feu! Il m'est impossible de travaillr maintenant.

HENRI MEILHAC.

Une curiouse constatation.

L'astronomie est une science préciéuse: elle fait vivre vieux. La moyenne de la vie pour les astronomes dépasse singulière. ment la moyenne de la vie pour les autres hommes, comme le Pourquoi ne ferais-tu prouve la liste que publie la Re. rue scientifique et qui ne se rapporte pas seulement aux astronomes proprement dits, mais à tous les savants qui ont appliqué à l'étude de l'astronomie les mathématiques ou la physique: il suffit de toucher à l'astronomie si peu que ce soit pour devenir au moins octogénaire.

En tête de la liste vient un centenaire, Fontenelle. L'auteur de la Pluralité des mondes, né en 1657, mourut en 1757. Il est suivi de près par une femme, Caroline Herschell, sour du grand Herschell; elle ne se contenta pas d'aider son frère; elle découvrit, elle-même, sept comètes, publis divers catalogues d'étoiles. Elle mourut à 98 ans. Cassini est mort en 1847 à l'âge de 97 ans. Sir E. Sabine, décédé en 1880, avait 94 ans. De Mairan, mort en 1773, avait 93 ans. Une autre femme astronome, Mary Somerville, atteignit 92 ans. L'Italien Santini et l'Anglais Sharpe moururent à 91 ans. Viennent ensuite cinq nonagénaires, dont Thalès de Milet, puis de Humboldt. Airy, Robinson et Long.

Pami ceux qui ont dépassé 80 ans, nous trouvons: Roger Bacon, Newton, Herschell, Halley, qui reconnut le premier la périodicité des comètes ; Olbers, Nasmyth, Daniel Bernouilli, Jean Bernouilli, Schwabe, Brewster, Barlow, Wallis Gautier, Biot, de Lisle, de La Hire, et bien d'aures encore dont serait trop long. Mais nous avons cité assez de noms pour qu'on voie clairement qu'observer les étoiles, hiver comme été, à toute heure du jour et de la nuit, constitue le régime le plus hygiénique que l'on puisse suivre.

FUMEE.

C'était un long poès Que valatt-il ! Peut-être

Qu'est done

Se faisant glisser par terre, il demenra allengé sur le plancher, le menton appuyé sur ses bras

Charlot, attristé de ce nouvel schee, battit en retraite. Il jeta un coup d'æil furtif et plain de convoitise sur les sol data de plomb; mais, n'esant sans doute les toucher sans l'algrament de leur terrible petit propriétaire, il se dirigea vers la

fenêtre. Un instant il demeura immo bile, comme méditant sur les ini-

quités humaines. Tout à conp, élevant la voix, il se mit à chanter cette romance si connue, qui a fait les déli ces de toute une génération et que, sans doute, Mme Moureilles avait dû souvent fredonner en tirant l'aiguille

Espoir charmant! Sylvain m'a dit: ["Je t'aime!"

Sen organe encore très grèle avait cependant un timbre argentin, d'une remarquable jus-

De plus, il savait lui donner des intonations pathétiques et plaintive, tout a fait comiques chez un si jeune enfant. En même temps, des doigts il

battait la mesure sur les carreaux de la fenêtre. Attirée par cette musique, Mme de Lachesnaye rentra dans

la chambre.

-Comment, c'est toi, Charlot, qui chantes si bien ! demanda-telle avec bonté.

Le petit garçon rougit et bais- d'argent, toi ? Pourquoi ? sa la tête sans répondre. -Qui t'a appris à chanter!

interrogea Faustine, -Maman, répliqua à voix basse l'enfant. -Connais-tu encore d'autres

chansons ? -Oh! oni, j'en connais beaucoup, fit Charlot en relevant la tant de bien à maman qui était Voulez-vous entendre:

On bion encore: "Quand vons verrez tomber les feuilles mortes" ! J'en sais encore une bien belle:

le fond de la tombe"! Fant il que je vous la chante! -Oui, oui, mais plus tard. Tu

aimes bien la musique? -Oh! oui, beaucoup! s'écria chant enfant qui boude pour me Charlot avec enthousiasme, ma- faire de la peine! man aussi ; quand je chante, elle

ne pleure plus. Papa dit que quand je serai grand je deviendrai un musicien fameux. Gaston, toujours étendu sur le plancher, suivait ce dialogue.

lèvres tremblaient comme s'il avait envie de pleurer. -Ah! tu veux devenir un musicien fameux f dit Mme de Lachesnaye avec un sourire.

Il était tout rouge, ses yeux

gagner beaucoup d'argent. -Tu veux gagner beaucoup

-Pour le donner à papa et à maman.

-Tu aimes tes parents, tu e un brave enfant. -Je yous aime, yous aussi, fit Charlot avec élan.

-Et pourquoi m'aimes-tu ? -Parce que vous avez fait tête; celles que papa chante et si triste; maintenant elle est s'écria Charlot en reculant pour qu'il nous rapporte de l'atelier... contente, elle a recommencé, elle lui laisser plus de place. aussi, à chanter.... Vous êtes "Pauvre enfant du village" ? aussi bonne que belle....ajouta-

t il naïvement. Faustine lui caressa les cheveux. Charlot jeta vers Gaston sieur, pas toi, enfant d'ouvriers un regard qui semblait dire: pauvres! 'J'emporte mon amour dans "Toi anssi, je t'aimerais, si tu le

voulais!" -Ne fais pas attention à Gas ton, dit Faustine, qui avait sur- avaient germé dans cette tête pris ce coup d'wil; c'est un mé- enfantine.

Elle regarda sévèrement Gaston, puis, s'adressant de nouveau à Charlot : -Pourquoi ne joues-tu pas avec ces soldats de plomb!

_Je n'osais pas! -Tu n'osais pas! Quelle idée! ...Quand Gaston redeviendras avaient une lueur insolite, et sas sage, il te rejoindra; en attendant, tu peux t'amuser tout seul. Elle mit un baiser sor le front de l'enfant, puis sortit de la Charlot n'avait pu retenir un cri chambre.

Profitant de la permission qui

-Oui, je pourrai comme cela | venait de lui être octroyée, [courut. Charlot s'assit par terre et se mit à ranger les soldats de plomb devant lui. En mêmc temps, il attaquait joyeusement un air guerrier:

> A ce moment, Gaston se rele. va et. l'œil toujours rivé sur le petit chanteur, il s'approcha de -Tu year jouer avec moi?

Joli tambour qui revieut de la guerre

Mais, saisissant un des soldats de plomb Gaston balbutia, tout -Jouets à moi, petit mon-

C'était les mêmes paroles prononcées quelques heures auparavant par Antoinette, et qui

Ebahi, Charlot le regarda sans répondre, -Puisque maman t'embrasse, voilà pour toi l'reprit le bébé.

lança le soldat de plomb à la figure de Charlet. Mais il fut aussitôt épouvanté lui-même de son acte. Le projectile avait atteint l'enfant sur le front et un flot de

Et d'un mouvement rageur il

Sons le clioc de cette douleur dechirant. Precipitamment Faustine ac-

sang avait jailli.

Elle vit ce visage raisselant de sang et de larmes.

-Mon Dieu! que s'est il passé! s'écria-t-elle épouvantée en se précipitant sur lui. De son mouchoir elle étancha le flot rouge qui coulait aben-

damment. -Vite, Antoinette, disait-elle, apportez moi de l'eau, de l'arnica, un morceau de toile.... Mais promptement, grâce à l'expérience acquise à l'ambulance, Mmede Lachesnayes'aperçut que

la blessure n'était qu'une simpie éraflure sur la peau et serait vite cicatrisée. -Ce ne sera rien, disait-elle à Charlot en lui bandant le front. Mais déjà l'enfant avait cessé

de pleurer et fixant sur Faustine son doux regard: -Cela ne fait plus mal, dit-il d'une voix caline. -Cher enfant, comme tu es

chespave. Elle regarda alors Gaston, elle e vit tout pâle et tremblant de toute sa personue. Un affreux soupçon traversa

couragenx, répliqua Mme de La-

l'esprit de Faustine. -Qui t'a fait cette blessure demanda-t-elle à Charlot. Le petit garçon rougit et ne répondit rien.

Mme de Lachesnaye réitéra sa question, Alors, d'une voix hésitante, i

répendit :

-Comment, personne! -C'est un soldat de plomb!

blasser la vérité. Mais Faustine ne paraissait pas convaincue. —Dis la vérité: on t'a frappé

demanda-t-elle.

fit Charlot tout joyeux d'avoir

un moyen de sauver Gaston saus

-Oui, le soldat de plomb m'a frappé! répéta l'enfant. Ebranlée, Mme de Lachesnaye commençait à croire que l'air déconfit de Gaston provenait d'un sentiment de frayeur provoquée

par la vue du sang. -Alors c'est en lançant ces soldats en l'air que tu t'es blessé ! demanda-t-elle. -Oui, le soldat m'a heurté le

front. -Il faut faire attention, tu aurais pu t'arracher un œil.... Un sanglot l'interrempit.

Elle retourna la tête et vit

Gaston qui tout en larmes, teuduit ses bras vers Charlot et la mort dans l'âme, Faustine criait: -Toi bon.. Gaston méchant. -Comment! c'est donc toi qui nationaux que commandait son 'as blessé! s'cria Fausttne à la mari. fois consternée d'un pareille acte

de vio'ence et pourtant heureuse que de lui-même le bébé eût le courage d'en faire l'aveu. -Oui, moi, sanglota l'enfant. Mais Charlot qui, à la vue du désespoir de Gaston, s'était mis pleurer lui aussi courut l'em.

brasser. -Cela ne fait plus mal, dit il ne pieure pas!

La réconcilation fut aussi complète qu'elle avait était subite. Cinq minutes après les deux enfants s'amusaient ensemble comme de vieux amis.

Vaincu par la générosité de et enfant "d'ouvrier", Gaston devait avoir pour lui uue de ces enthousiastes et trop rares affections qui résistent aux épreuves et aux déceptions de la vie, que le temps ne saurait diminuer ni la mort anéantir.

Ce matin là, le 25 décembre, jour de la Noël, il y avait une bruyante assemblée à l'hôtel La. chesnaye.

Faisant trève pour ce jour aux sinistres préoccupations qui depuis si longtemps assombrissaient son esprit et lui mettaient avait voulu donner une fête aux enfants des plus pauvres gardes

Afin d'économiser l'éclairage, devenu par ces temps de blocus et d'étranglement de la ville d'une exorbitante cherté, la réunion avait lieu en plein jour.

A continuer.

Pour le teint il n'y a rien de mieux que la alsepareille d'Ayer. Eile donne le col la santé au visage pâle et bléme.